

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Théâtre

Théâtre complet, vol. I

Erreur de construction / Carthage, encore / La Place de l'autre / Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale / Ici ou ailleurs / Les Serviteurs / Noce

Théâtre complet, vol. II

Vagues Souvenirs de l'année de la peste / Hollywood / Histoire d'amour (repérages) / Retour à la citadelle / Les Orphelins / De Saxe, roman / La Photographie

Théâtre complet, vol. III

Derniers remords avant l'oubli / Music-hall / Les Prétendants / Juste la fin du monde / Histoire d'amour (derniers chapitres)

Théâtre complet, vol. IV

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne / Nous, les héros / Nous, les héros (version sans le père) / J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne / Le Pays lointain

L'Exercice de la raison

Quichotte

Récits

Trois Récits

L'Apprentissage / Le Bain / Le Voyage à La Haye

Adaptation théâtrale

Les Égarements du cœur et de l'esprit

Articles

Du luxe et de l'impuissance

Essai

Théâtre et Pouvoir en Occident

Journal

Journal (1977-1990)

Journal (1990-1995)

Un ou deux reflets dans l'obscurité

Mises en scène

Traces incertaines

JEAN-LUC LAGARCE

Journal vidéo

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

Introduction par <i>Pierre Bongiovanni</i>	9
Projet d'un journal vidéo <i>et autres notes</i>	15
Journal 1 – <i>texte du film</i>	31
A posteriori – <i>entretien avec Catherine Derosier</i>	55

© 2007, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-191-0

INTRODUCTION

Portrait de Jean-Luc Lagarce en cinéma

par Pierre Bongiovanni

- 1 -

1994. Je sors du métro à Montparnasse. De loin j'aperçois Jean-Luc Lagarce qui traverse la rue, absorbé dans ses pensées ; il est grand, très mince, léger, aérien. Je le vois, je le regarde, je n'ose pas l'interpeller.

J'ai l'impression d'être avec lui dans un film muet projeté au ralenti en plein air et en plein jour.

1966. Jean-Luc Lagarce découvre le cinéma, seul, avec *La Mélodie du bonheur*, film de Robert Wise avec Julie Andrews et Christopher Plummer, une histoire d'amour chaotique dans l'Autriche en voie de nazification galopante.

Il a 9 ans.

Un peu plus de vingt-cinq ans plus tard il réalise deux films en vidéo : *Journal 1* et *Portrait*.

Entre ces deux périodes, il ingurgite, en vrac et en désordre, des centaines de films, sans que je ne sache rien pourtant de ceux qui seront déterminants pour lui, de ceux pour lesquels il tremblera de bonheur ou de désespoir.

Trois films émergent des brouillards de culture, des heures passées dans les salles et devant les écrans.

Trois films s'imposent, m'accompagnent et deviennent indissociables de la figure de Jean-Luc Lagarce : le *Don Quichotte* d'Orson Welles, *Le Salon de musique* de Satyajit Ray, le *Stalker* d'Andrei Tarkovski.

Je propose alors de parcourir ici des chemins qui conduisent lentement vers les mystères de Jean-Luc précédé de ces trois films, de ces trois artistes (il arrive que l'on puisse écrire le mot « artiste » avec un vrai sentiment de dignité) et de leurs personnages / compagnons / frères vaillants.

Dans le film *Le Salon de musique* de Satyajit Ray, Roy (interprété par Chhabi Biswas), aristocrate hindou passionné de musique et de danse, organise des réceptions dans le salon de musique de son palais. Un soir, son serviteur lui annonce la mort de son fils et de sa femme, noyés dans de catastrophiques inondations.

Désespéré, Roy ferme son salon de musique. Mais un jour, une rivalité féroce et muette qui l'oppose à Ganguly, usurier de la classe bourgeoise grossière et inculte, le conduit à l'ouvrir à nouveau... Les plus grands musiciens et la danseuse la plus célèbre du pays animent la soirée. Avec eux le maharajah vit sa dernière soirée. Au petit matin il fait une chute mortelle à cheval en longeant la mer.

Ce film est réalisé en 1957, l'année de naissance de Jean-Luc.

Cette année-là Andrei Tarkovski commence sa carrière de cinéaste.

Cette même année Orson Welles joue dans *Le Salaire du diable*.

De 1955 à 1976, Orson Welles travaille sur son *Don Quichotte*.

Vingt années de tournage, montages fragmentaires et péripéties en tous genres : décès de Francisco Reiguera, l'interprète du rôle de Don Quichotte, perte d'une partie des bobines, etc.

Film maudit et mythique dont j'avais entendu parler pour la première fois à Florence lors d'un déjeuner. Plus tard, alors que je suis invité à l'école de cinéma de Cinecittà, à Rome, pour une conférence sur Eisenstein et Welles, Roberto Perpignani m'apprend qu'il fut monteur de Welles à Rome et qu'il détient chez lui une copie vidéo de certaines scènes du *Quichotte* tournées par Welles, dont l'inoubliable séquence de Quichotte et Panza au cinéma.

Nous filons chez lui et après quelques recherches Roberto finit par retrouver la copie que je découvre abasourdi.

Quichotte (Francisco Reiguera) est assis dans la salle. Sancho Panza (Akim Tamiroff) entre à sa recherche, fait grand bruit et dérange le public. Ayant finalement repéré Quichotte, il s'assoit à côté d'une jeune fille qui lui offre une sucette pour l'amadouer. Pendant ce temps, Quichotte, totalement absorbé par le drame qui se déroule sur l'écran, devient de plus en plus nerveux : ayant enchaîné une jeune et belle prisonnière, des brigands se préparent à la crucifier et la brûler sur le bûcher. Révolté par une telle infamie, Quichotte se lève finalement, se précipite et, rapière à la main, combat un à un les assaillants du film, dévaste l'écran (le drap du lit de la naissance et de la mort, bla bla), le public

quitte la salle, sauf la gamine qui assiste au spectacle et qui, seule à la fin, reconnaît en ce pantin naïf, l'étoffe d'un héros.

Giorgio Agamben, dans son ouvrage *Profanations*, dira qu'il s'agit là des « six plus belles minutes de l'histoire du cinéma ».

Nous sommes d'accord.

Stalker sort en 1979.

Cette année-là Jean-Luc Lagarce écrit *La Place de l'autre*.

Un an avant, Orson Welles terminait son dernier film : *Filming Othello*.

Cette année-là, Satyajit Ray réalise *Le Royaume des diamants*, conte cinématographique destiné à la télévision.

Dans *Stalker*, le guide et ses clients (un physicien et un écrivain, deux traqueurs de « vérités ») traversent la « Zone » en suivant strictement le chemin balisé de place en place au moyen d'un « témoin » (un morceau de chiffon et un caillou) que le guide lance au-devant de lui pour définir la trajectoire à suivre. Quand l'espace ainsi dessiné est parcouru, les trois hommes s'arrêtent, puis le guide relance le témoin et le groupe reprend sa progression.

Il leur sera impossible et inutile de revenir sur leurs pas.

1985. Tadeusz Kantor écrit *Qu'ils crèvent, les artistes*.

Obéissant, Orson Welles meurt en 1985.

Et Andrei Tarkovski en 1986.

Cette année-là Jean-Luc Lagarce met en scène deux de ses propres pièces : *Hollywood* et *De Saxe, roman*.

Cette année-là, création de *Sans titre 1* sur une chorégraphie de Hideyuki Yano (qui meurt du sida en 1988).

En 1989, Jean-Luc Lagarce écrit le livret de *Quichotte*, commande de Charlotte Nussy pour une composition musicale de Mike Westbrook.

- 4 -

Une œuvre devrait témoigner de cela : regarder le monde c'est le transformer, regarder l'autre c'est lui transmettre une question, sur lui, sur lui dans le monde, sur moi dans la relation que j'entretiens avec lui et avec le monde. Cinématographe c'est transmettre le témoin, ce n'est que cela. Créer, créer l'effroi. L'effroi que connaissent les premiers spectateurs des premières séances du cinématographe.

Mais cela pose de méchantes questions :

– à quoi sert de transmettre ? (Que reste-t-il de *Nuit et Brouillard* – 1955, Alain Resnais – dans nos mémoires yougoslavisées, kigalisées, darfourisées, etc., etc. ?)

– et que reste-t-il à transmettre ?

- 5 -

Jean-Luc Lagarce a réalisé deux films dont un minuscule.

J'ai toujours pensé qu'il aurait su donner une suite réinventée au cinéma de son époque.

À quoi sert-il de parler ainsi ? À rien peut-être, qui le sait ?

Car mon intuition n'en est pas vraiment une : tout est déjà présent ou en germe dans son théâtre même.

Pour les cinéphiles d'un côté, les passionnés du « vrai » théâtre de l'autre, il faut choisir son camp, son ambition et ses moyens.

Pour moi qui ne suis d'aucun de ces versants-là ces considérations sont vaines.

Orson Welles et Don Quichotte me parlent de Jean-Luc qui, lui, me parle de Roy, Ganguly, Satyajit Ray, qui, eux, me renvoient au Stalker, au physicien et au romancier d'Andrei Tarkovski dont les écrits appellent Jean-Luc Lagarce.

Ils sont les facettes d'un même diamant et chaque facette a son autonomie, sa lumière et son éclat propres.

Tous placent la vie au cœur de l'œuvre.

Tous placent l'œuvre au cœur de la vie.

Tous savent qu'il vaut mieux s'intéresser aux mystères de la vérité qu'à la vérité des mystères.

Tous ne se mesurent qu'à ce qui les dépasse.

En cela il n'est pas vain de les réunir.

Et de les célébrer.

PROJET D'UN JOURNAL VIDÉO

Sauf la souffrance physique, tout est imagination.

JEAN CHARDONNE.

Il faut laisser les autres avoir raison puisque cela les console de n'avoir pas autre chose.

ANDRÉ GIDE, *L'Immoraliste*.

Plusieurs fois de suite, les essais sur le gros plan de la tête, reflétée dans le miroir. On croit que je suis malade ou désespéré et le plan s'élargissant, on voit que je suis en train de régler l'image par le reflet dans le miroir.

Le texte off commence là-dessus, puis image du train, la nuit au départ de Dijon : reflet de la caméra et à l'extérieur, la ville qui défile dans la nuit.

Mais, et j'en fus le premier surpris, et probablement le seul d'ailleurs, à la sortie de l'hôpital – on ne m'apprend rien que je ne sache déjà ou devine – à la sortie de l'hôpital, je me demandai ce que j'allais pouvoir faire de tout ce temps qui me restait désormais à vivre. C'est beaucoup de temps, ce que je dis, lorsqu'on y songe, beaucoup de temps : l'attente paraît

toujours plus longue et les heures condamnées très certainement infinies par avance puisque toujours trop courtes pour entreprendre alors que la coutume – ce que je me répétais – veut qu'on utilise à bon escient cette remise de peine et qu'on ne la disperse pas si on en connaît l'exacte durée.

Ce qui me faisait sourire maintenant et j'étais inquiet aussi de ma propre inconscience puisque je la devinais passagère, ce n'était pas – on imagine cela – ce n'était pas la perte prochaine de la vie mais l'immensité donc qui m'en séparerait encore, l'infini de ce travail à accomplir, toutes ces choses qu'il faudrait faire en n'en ignorant jamais la totale inutilité.

Ce qui me faisait marcher sans douleur, comme anesthésié et je craignais le réveil de l'émotion, mais elle n'est jamais venue ou si peu et si vite enfouie à nouveau derrière le mensonge qu'on se fait à soi-même, ce qui me faisait marcher, c'était la quête un peu enfantine des jeux et tricheries divers auxquels je devrais désormais me livrer pour remplir mon temps, faire illusion, la répartition vaine et risible de journées sans importance.

Je suis allé boire un café comme je le ferais en d'autres circonstances et pour d'autres événements, mais, et c'est de cet instant-là que cela date, je regardai le Monde et ses habitants autrement.

MERCREDI 12 OCTOBRE.

J'y reviens : une des questions de ce long questionnaire portait sur « une relation suivie avec un partenaire unique durant les douze derniers mois ».

Jamais ?

Le médecin insiste à peine – il n'y a pas fort heureusement de discours moral – jamais ?

Non.

Pas d'homme ou de femme, dans cette vie-là, pendant une période digne de ce nom. Quelques obsessions sentimentales mais ce n'est pas de cela qu'il est question. Jamais, donc, mais avec tous les autres, fort nombreux, oui.

Le médecin :

(suite du questionnaire)

« 15, 20, 30... 50 ?... » Par an, s'entend.

Tout seul, en fait, mais ce n'est pas la réponse exacte. On tente une rapide évaluation. La semaine dernière multipliée par 52.

Légère insistance :

« Le mot "ami", "amie", non ?... »

C'est le point qui vous préoccupe, au fond, quand vous marchez, porte de la Chapelle, le nez dans le vent. Et, disons-le, mais nous y reviendrons, l'essentiel de mes préoccupations ne porte pas tant sur la mort prochaine mais sur l'utilisation, pas d'autre mot, que je fis jusqu'alors de ma propre vie.

DIMANCHE 6 NOVEMBRE.

Parfois, c'est noté, je m'endors en me serrant moi-même dans mes bras.

SAMEDI 26 NOVEMBRE.

Ai revu Robert, le marchand de timbres – le filmer, cela n'a pas été possible et c'est dommage, aurais bien aimé – il va bien.

Toujours aussi joli garçon et gentil. Il avait égaré mon numéro de téléphone. Rassuré.

Nous en sommes là, heureux de se voir encore en vie.

Avons, entre autres choses, beaucoup ri.

SAMEDI 10 DÉCEMBRE.

Antoine dormi chez moi, sur le lit de camp. Pas bandé une seule fois, à un mètre ou deux.

Fini ni-ni.

VENDREDI 16 DÉCEMBRE.

Pour résumer, suis un peu en mauvais état et les gens qui m'entourent, parce que je n'ai pas le moral, n'ont pas le moral et souhaitent que je les soutienne.

VENDREDI 13 JANVIER.

(Anniversaire de ma mère.)

Il faudra que je m'y habitue – depuis tout ce temps – le discours que l'on me tient : on préfère être dans mes bras plutôt que de me voir être pris dans ceux des autres. Je me fais comprendre ?

MERCREDI 22 FÉVRIER.

Je vis avec cette boîte de médicaments. Quatre fois par jour.

Je m'endors un verre d'eau à mes côtés et mon premier geste est de l'avaler aussitôt réveillé. Bien souvent, je me rendors.

Parce que plus tard, il arrivait que je ne me souviens pas si j'avais pris cette dose ou si je l'avais rêvé, j'ai ajouté ce code : je retourne la boîte après avoir avalé la gélule et là, tranquille, je peux à nouveau dormir.

On s'accommode.

LUNDI 6 MARS.

Un jeune Frédéric – 23 ans – petit, sec, très « Léopold ». Joli comme un cœur.

Me met le grappin dessus, pas d'autre expression, et décide d'aller chez moi. Malgré mes atermoiements, sait attendre.

Nuit épuisante. La vie comme en quatre heures, disputes et réconciliations. Dort en me tenant la main et la tête enfouie sous la couette. Prend un bain à 5 heures. Fume trois paquets de cigarettes et a lu 36 000 livres.

Effrayant de jeunesse. Vous quitte à 14 heures le dimanche et va réviser son Capes d'histoire en vous disant – vieillard que vous êtes :

« On pourrait dîner ensemble, tu n'as pas l'air trop imbécile. »

Le vieillard se traîne toute l'après-midi.

(Jamais revu.)

MARDI 3 AVRIL.

J'ai une vraie crise de larmes, soudaine, à l'instant où j'empoigne un sac de voyage pour y entasser mes affaires et venir ici (Besançon).